

1994

Histoire et Idéologie: Emgann Kergidu

René Galand
Wellesley College

Follow this and additional works at: <http://repository.wellesley.edu/frenchfaculty>

Traduit de Reun ar C'halan, "Istor ha kealoniezh : Emgann Kergidu", Al Liamm, no 286 (1994), pp. 361-383.

Recommended Citation

Galand, René, "Histoire et Idéologie: Emgann Kergidu" (1994). *French Faculty Scholarship*. Paper 30.
<http://repository.wellesley.edu/frenchfaculty/30>

This Article is brought to you for free and open access by the French at Wellesley College Digital Scholarship and Archive. It has been accepted for inclusion in French Faculty Scholarship by an authorized administrator of Wellesley College Digital Scholarship and Archive. For more information, please contact ir@wellesley.edu.

HISTOIRE ET IDÉOLOGIE: *EMGANN KERIDU*

Bien que le *Barzaz Breiz. Chants populaires de la Bretagne*, recueillis traduits et annotés par le vicomte Hersart de la Villemarqué, ait paru dès 1838, la publication de ce chef-d'oeuvre n'a pas immédiatement provoqué la renaissance de la littérature bretonne. En fait, il a fallu attendre le début du XXe siècle pour qu'émergent deux écrivains bretons de première grandeur, le dramaturge Tangi Malmanche (1875-1943), et le poète Yann-Ber Kalloc'h (1886-1917). D'importants recueils de chants et de contes populaires ont vu le jour dans l'intervalle, mais la seule création littéraire qui puisse rivaliser avec la tradition orale, entre 1838 et 1900, est l'oeuvre d'un simple curé de campagne, Dom Lan Inizan, à qui nous devons le roman historique *Emgann Kergidu* [La Bataille de Kerguidu], publié en deux volumes, le premier en 1877, le second en 1878.¹ Lan Inizan est né en 1826, dans la paroisse de Plounevez-Lochrist, au coeur même du Léon, connu pour être la région la plus profondément catholique de toute la Bretagne. Il est mort en 1891. *Emgann Kergidu* est son oeuvre maîtresse.

L'oeuvre se présente comme une chronique orale. Le narrateur, qui en est aussi le protagoniste, s'appelle Yann Pennorz. C'est un paysan breton qui, sous la Révolution, en 1793, a combattu les troupes françaises envoyées en Bretagne par les Terroristes qui, à Paris, détenaient alors le pouvoir. Son nom a été choisi avec soin: "Pennorz" signifie en effet "penn horzh", "tête de masse", donnant ainsi une idée de la force avec laquelle le héros peut frapper l'ennemi. L'auteur a modelé ce personnage d'après son propre grand-père, Paol Inizan, de la bouche duquel il avait entendu maint récit au sujet de la résistance héroïque que les rebelles bretons, en bons catholiques, avaient opposée aux soldats de la République athée.

L'ouvrage retient l'allure un peu décousue d'une chronique orale. Il arrive souvent que Yann Pennorz interrompe le récit de ses propres aventures pour narrer des événements ayant trait à d'autres personnes et qui, le plus souvent, sont survenues en des lieux et à des moments différents. L'ouvrage risquerait ainsi de prendre l'aspect d'un assemblage hétéroclite d'anecdotes, si l'unité n'était sauvegardée par la voix narrative. Dom Inizan donne à Yann Pennorz le style caractéristique du conteur breton traditionnel, qui possède à fond l'art de saisir et de retenir l'attention de son auditoire.

Lors de sa publication initiale en deux volumes, en 1877 et en 1878, l'ouvrage remporta un succès immédiat parmi les paysans du Léon, si bien qu'une seconde édition parut en 1902. L'idée que les paysans bretons n'étaient que des sauvages illettrés est un cliché propagé par des ouvrages tels que *Les Chouans* de Balzac, *Quatre-vingt-treize* de Victor Hugo, et *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* de Gobineau. En réalité, il existait en breton une littérature orale des plus considérables, chants populaires, contes, légendes, vies de saints et hymnes religieux, qui a été recueillie par des chercheurs tels que La Villemarqué, An Uhel, Pengwern, Kerambrun, Milin et bien d'autres.² Il est vrai qu'avant l'introduction de l'instruction publique obligatoire,

¹ Lan Inizan, *Emgann Kergidu* (Brest: Lefournier, 1877-1878), 2 vols.; *Emgann Kergidu* (Brest: D. Derrien; Kemper: Yann Salaun, 1902); *Emgann Kergidu* (Brest: Al Liamm, 1977, 2 vols.); *La Bataille de Kerguidu*, traduit du breton par Yves Le Berre, préfaces de l'abbé Falc'hun et d'Yves Le Berre (Paris: Robert-Laffont, 1977)

² Yann Brekilien, *La Bretagne* (Paris: Éditions d'Organisation, 1982), p. 364

dans les années 1880, les enfants bretons ne recevaient que rarement une scolarité suivie. Il n'en reste pas moins que la plupart d'entre eux apprenaient à lire, à la maison ou à l'église, en apprenant leurs prières et en étudiant le catéchisme. Les fermes bretonnes étaient dispersées et souvent isolées, et la lecture des vies de saints était un passe-temps favori au cours des longues soirées d'hiver. Il n'était pas rare, il y a une centaine d'années et plus récemment, de trouver dans les fermes bretonnes de véritables bibliothèques constituées de vies de saints, de copies manuscrites de mystères, et de livres faits de chants imprimés sur feuilles volantes. Ces feuilles étaient vendues les jours de foire par des colporteurs qui chantaient pour leur clientèle, laquelle apprenait ainsi l'air qui devait accompagner le texte. Les feuilles volantes étaient plus tard cousues ensemble et reliées de basane. La Bataille de Kerguidu n'a pas tardé à occuper la place d'honneur dans ces bibliothèques de fortune.³

On ne saurait attribuer la popularité de l'oeuvre à son seul pouvoir de divertissement, encore que celui-ci ne soit nullement à négliger. Le héros est plein d'audace et de ressource, et ses aventures ont le même attrait que les lecteurs, avant l'avènement du cinéma et de la télévision, pouvaient trouver aux romans de Walter Scott, de Fenimore Cooper, ou d'Alexandre Dumas. Il n'en reste pas moins que la popularité initiale de l'ouvrage tient à une autre cause: son message idéologique. C'est pourquoi cette étude se propose d'examiner les questions suivantes:

1. Comment le narrateur présente-t-il l'effet de la Révolution sur la Bretagne entre 1789 et 1792?

2. Quels écarts peut-on observer entre cette présentation et la réalité historique?

3. Dans quelle mesure ces écarts reflètent-ils l'idéologie d'un groupe social déterminé?

4. Enfin, on peut se demander comment la traduction de cette oeuvre d'un obscur prêtre breton a pu, un siècle après sa parution, attirer l'attention d'une importante maison d'édition parisienne, et pourquoi cette réédition a fait l'objet d'un compte-rendu détaillé dans un hebdomadaire aussi influent que *L'Express*.⁴

En racontant son histoire, le narrateur n'y va pas par quatre chemins: la Révolution était le Mal, car elle visait à détruire un ordre social en harmonie avec la parole de Dieu. Si les lois de l'État ne se conforment pas à la volonté divine, dont le narrateur voit la parfaite expression dans les enseignements de l'Église, c'est la perte de l'humanité, en ce monde et dans l'autre. Lorsque les révolutionnaires mettent le grappin sur les biens de l'Église et qu'ils tentent de soumettre les prêtres à la volonté de l'État, ils commettent deux péchés: le vol et le sacrilège (pp. 36-37). Le narrateur voit la Révolution d'un point de vue essentiellement religieux, comme une forme de rébellion satanique. La phrase suivante, qui se situe à la première page du récit, porte la marque de cet état d'esprit: "Il y avait deux ans que des gens venus du côté de Paris avaient chassé les prêtres, parce que ceux-ci ne voulaient pas se plier aux nouvelles lois: ces lois-là étaient contraires à la loi de Dieu, contraires à la loi de l'Église, contraires même à la constance des lois de l'univers" (p. 37)⁵

³ Loeiz Herriou, *La littérature bretonne* (Hennebont: Dihunamb, 1941), p. 63

⁴ Max Gallo, "Traduit du breton", *L'Express*, no. 1348 (9-15 mars 1977), pp. 28-30

⁵ "ha zoken a-enep lealded lezennoù ar bed" a été rendu en ces termes par Yves Le Berre: "et même contre la fidélité aux lois humaines". Il aurait mieux valu traduire "lealded lezennoù ar

La rhétorique du récit fait appel à divers procédés destinés à donner à ces points tout le relief possible. Le plus visible est tout simplement l'espace alloué à deux thèmes: la persécution du clergé, et l'héroïsme des Bretons qui, riches ou pauvres, ont sacrifié leur vie et leurs biens afin de sauver leurs prêtres. Dix-huit chapitres sur vingt-neuf sont consacrés exclusivement à ces deux thèmes. De plus, ces chapitres sont stratégiquement disposés: ils comprennent onze des douze premiers chapitres, et les sept chapitres finaux. En outre, les soldats de la République sont uniformément décrits comme de fanatiques ennemis de Dieu. Leur unique but est de tuer tout membre de l'Église, évêques ou prêtres, moines ou religieuses, et tous ceux qui voudraient leur porter secours, hommes, femmes ou enfants. L'auteur accumule les exemples d'atrocités commises par les troupes françaises. Des innocents, prêtres, femmes et vieillards, sont expédiés à la guillotine (chapitres 24, 26). Les soldats de la République massacrent les moines du couvent de Saint-Aubin: un seul survivra au massacre (chapitre 2). Ils tirent dans une foule de paysans sans défense dont le seul crime est d'avoir assisté à un service religieux (p. 113). Ils assassinent une famille entière en jetant parents et enfants au fond d'un puits (chapitre 19). Un enfant est noyé sous la glace d'un étang gelé pour avoir refusé de dénoncer un prêtre (chapitre 23). Les Républicains se vantent aussi d'avoir jeté une vieille religieuse dans un étang et de l'avoir maintenue sous l'eau à coups de bâton jusqu'à ce qu'elle fût noyée (p. 129). Dans leur haine insensée de la religion, ils détruisent croix et statues de saints, brisent les vitraux, et souillent les églises (pp. 116, 221). Ils organisent des parodies sacrilèges des cérémonies de l'Église au cours desquelles, au lieu de s'agenouiller devant Dieu et ses saints, la population bretonne est contrainte de s'agenouiller devant un portrait de Mirabeau (chapitre 8). Les troupes françaises forcent les habitants à leur donner à boire et à manger, les torturent pour leur faire dire où leur argent est caché, et tuent au hasard les infortunés qui ont le malheur de se trouver sur leur chemin (chapitres 9, 22). Ils méritent véritablement le nom de "diables du Sabbat", car le feu de l'enfer brûle dans leur coeur (pp. 50, 127). Le général républicain Canclaux ne vaut pas mieux que ses hommes: il fait massacrer le maire de Saint-Paul-de-Léon sans la moindre justification (p. 16).

Il va sans dire que ces tortionnaires, à peu près sans exception, sont des gens du dehors, des étrangers, des Français. Ce sont des intrus qui apportent le mal et la discorde là où auparavant régnaient le bien et la paix. C'est l'un de ces étrangers, un nommé Tunk, qui, pour se venger d'un prêtre qui s'était opposé à ses spoliations, a fait emprisonner six prêtres réfractaires au château de Brest pour y attendre leur exécution (chapitre 12). Les Bretons, à l'opposé, sont dépeints comme d'authentiques chevaliers de la foi, prêts à risquer leur vie et leur famille afin de protéger leurs évêques et leurs prêtres. Ils les cachent, ils leur donnent refuge, ils les aident à échapper à la fureur des Républicains. Comme tous les gens de bien, ils soutiennent le roi. Le narrateur reconnaît qu'une poignée de Bretons a pu se laisser séduire par les idées nouvelles, mais leur erreur n'est due qu'à leur naïveté, à la facilité avec laquelle ils se sont laissé impressionner par les étrangers venus de la grande ville (p. 116). Mais même parmi les Bretons qui se sont rangés aux côtés des Républicains, il s'est trouvé des hommes de conscience qui se sont efforcés de prévenir les pires excès des révolutionnaires. Ce fut le cas de la garde nationale de Lesneven (p. 123), et celui de l'ennemi des prêtres Biel-an-Doenn (pp. 274-276).

Rares furent les Bretons qui collaborèrent véritablement avec la Révolution. Qui étaient-

ils? “Des gens qui avaient envie de se vautrer dans de hideux péchés et de suivre les mauvais penchants de leur coeur ou de s’enrichir aux dépens de l’Église, des couvents, et des Nobles, en volant leurs biens ou en faisant mine de les leur racheter au dixième -- quand ce n’était pas moins -- de leur valeur” (pp. 56-57). Tel était le prêtre renégat Loull ar Bouc’h. Ici encore, le narrateur a choisi avec un soin tout particulier le nom de son personnage. “Bouc’h”, en breton, est le bouc, l’animal voué à Satan. Le mot s’applique aussi à un homme sale et débauché. Loull ar Bouc’h fut cause que bien deus innocents furent emprisonnés ou exécutés (chapitres 5, 6). Le narrateur mentionne un autre collabo: c’était un cordonnier, un bon-à-rien d’ivrogne qui, “pour de l’argent ou pour un verre, aurait pendu son Dieu, vendu son père et sa mère” (p. 255). Ce judas a causé la mort de deux prêtres et d’une religieuse (chapitres 23, 26, 27).

Il importe de signaler qu’aucun de ces prêtres n’était un paysan. Le narrateur n’a que mépris pour les citadins, à tel point que lorsque son chef l’envoie en mission, il refuse d’entrer dans la ville de Guingamp. En ville, dit-il, les hommes ne travaillent que quatre ou cinq jours par semaine. Le dimanche, au lieu d’aller à l’église, ils s’enivrent au cabaret. Le lundi, ils font de même. Le mardi, ils gardent le lit pour se remettre de leurs excès de boisson. Lorsqu’ils reçoivent leur paie, le samedi matin, ils quittent le travail afin de se préparer au dimanche. Deux ou trois jours de boisson, et toute la paie y passe. Femmes et enfants pleurent famine, mais leurs larmes n’empêchent pas l’ouvrier de la ville de recommencer semaine après semaine. Il s’endurcit dans son péché, abandonne Dieu, et ne pense qu’à livrer son corps aux plaisirs de la chair. Il n’a pas d’argent pour cela, et il hait ceux qui en ont. C’est pourquoi il se range toujours du côté des méchants, de ceux qui veulent bouleverser l’ordre prescrit par Dieu afin de faire main basse sur le bien d’autrui (pp. 66-67). C’est pourquoi aussi les galériens, les assassins, les débauchés et les impies sont toujours pour la République (p. 131). Les paysans, au contraire, travaillent toute la semaine et remercient Dieu de leur donner du travail, et, grâce à ce travail, de quoi nourrir leur famille (p. 67).

Il est clair que le narrateur voit dans la persécution de l’Église la cause initiale de l’hostilité des paysans bretons à la Révolution, mais il montre aussi que la cause directe de leur rébellion armée fut l’introduction de la conscription forcée par le gouvernement de la République. Dans sa description du tirage au sort par lequel les conscrits sont désignés, le narrateur compare la condition du paysan sous le nouveau régime avec celle d’avant 1789. Avant la Révolution, un garçon appartenait à ses parents, et personne ne pouvait le leur ôter. Les mères n’avaient pas à pleurer pour eux, et les pères n’étaient pas forcés de s’épuiser à travailler seuls leur terre parce que leur fils avaient été envoyés à la guerre. La contrainte du service militaire ne pesait que sur la noblesse. Les paysans cultivaient le sol. Si un paysan voulait être soldat, il avait toute liberté de signer un engagement avec un officier noble pour six mois, un an, deux ans, et, son temps fait, il était libre de rentrer chez lui. Il y avait toujours assez de volontaires pour accompagner les gentilshommes à la guerre, mais personne n’a voulu servir sous les ordres des ennemis de Dieu, des prêtres, du roi, et de tous les gens de bien. C’est pourquoi les Républicains ont dû inventer le tirage au sort, la conscription par loterie (pp. 157-158).

Aux chapitres 13 à 21, le narrateur décrit la résistance armée de la paysannerie bretonne à la conscription. Un représentant de la République a été tué lorsqu’il a voulu contraindre les paysans de Plabennec à participer au tirage au sort. Le général Canclaux, qui commandait la garnison de Brest, a amené à Saint-Pol-de-Léon un régiment entier accompagné de canons rangés contre la cathédrale afin d’y surveiller le tirage au sort. Comme aucun jeune ne voulait tirer au

sort, les soldats s'en sont pris au maire de la ville. Cet homme, quoiqu'il fût un étranger imposé par la République, était un homme de conscience qui avait su gagner l'estime des habitants. Les soldats l'ont tué à coups d'épée et de crosses de fusil. Son meurtre a provoqué le conflit. Les jeunes Bretons rassemblés se sont précipités sur les soldats et ont saisi les canons. Hélas! ils ne savaient pas s'en servir. Les soldats les ont repoussés et, sur l'ordre de leur général, baïonnette au canon, ils ont contre-attaqué la foule sans armes, abattant sans pitié jeunes et vieux, hommes et femmes. Les Bretons ont dû reculer, laissant plus d'un mort sur la place, mais ils se sont armés comme ils ont pu, de fusils de chasse, de fourches et de faux, et, sous le commandement d'un gentilhomme du voisinage, un ancien officier, ils ont livré bataille aux troupes du général Canclaux près du château de Kerguidu. Après un long combat, ils ont dû battre en retraite devant des forces supérieures par le nombre, par l'armement, et par l'expérience, mais ils se sont bien battus. Le narrateur souligne la bravoure de ces jeunes Bretons ignorants de l'art de la guerre, ainsi que les nombreux actes d'héroïsme qu'ils ont accomplis ce jour-là. Il marque également le contraste entre la cruauté des Français, qui tuent des femmes, des enfants et des non-combattants qui ne constituent aucun danger pour eux, et la générosité des Bretons qui épargnent la vie de leurs ennemis dès que ceux-ci ne présentent plus une menace pour eux ou pour leur famille (pp. 177-178).

La bataille de Kerguidu est le seul engagement d'importance mentionné par le narrateur, bien qu'il se plaise à décrire d'autres circonstances dans lesquelles il a fait preuve d'audace et de ruse. C'est ainsi qu'à lui seul, caché dans un champ d'ajonc, il s'est attaqué à une section de vingt-sept soldats républicains. Tous sont tombés sous ses balles, à l'exception de leur jeune officier qu'il a épargné parce que ce dernier portait au cou une médaille pieuse (pp. 226-229). C'est encore lui que son chef a choisi pour une mission des plus périlleuses: placer un drapeau noir sur la flèche d'une église entourée de troupes républicaines. C'était le contre-ordre convenu avec d'autres bandes rebelles. Elles apprendraient, par ce signal, qu'une attaque projetée n'aurait pas lieu (pp. 233-238). Yann Pennorz raconte aussi comment d'autres Bretons ont tendu des embuscades à "l'armée noire", nom qu'il donne aux colonnes infernales que la République envoyait en guise de représailles dans les régions rebelles où elles avaient toute licence de piller et de voler (chapitres 9, 17). En dépit du titre, les scènes de combat n'occupent qu'une portion limitée de la totalité de l'oeuvre.

L'auteur ne prend aucune responsabilité en ce qui concerne la véracité de son récit. Il se borne, dit-il, à rapporter ce qu'il a entendu de la bouche de Yann Pennorz. Ce dernier a participé lui-même à une bonne partie des événements dont il fait la relation. Quant à ceux dont il n'a pas été le témoin personnel, il a eu recours à une source digne de foi. Le lecteur sait fort bien que Yann Pennorz n'est qu'un personnage de fiction qui est censé avoir pris part à la bataille de Kerguidu en 1793. A cette date, il était déjà adulte. C'était un homme de poids, car il jouissait du respect et de la considération non seulement de ses voisins, mais aussi des autorités. Le lecteur apprend, par exemple, que, huit mois avant la bataille de Kerguidu, la valeur attribuée à sa parole a permis à l'un de ses voisins de gagner un procès important (p. 201). Bien que nulle indication ne soit donnée sur son âge à cette époque, il est clair qu'il a dépassé la vingtaine. Même si l'on suppose qu'il n'avait que vingt-trois ans en 1793, il serait né en 1770. Comme son récit se situe un certain temps après la guerre de 1870, il aurait au moins cent-deux ans en 1872. C'est là un âge plutôt avancé pour un narrateur aussi fougueux. Il est bien évident que Lan Inizan, né en 1826, a assumé le masque de son narrateur et placé dans les années 1870, au moment de la

rédaction de son texte, le récit d'aventures qu'il avait pu entendre de la bouche de son grand-père dans les années 1830, alors que ce modèle du personnage fictif Yann Pennorz n'avait qu'une soixantaine d'années.

L'auteur prend les mêmes libertés avec la réalité historique qu'avec la vraisemblance de la narration.⁶ La Bretagne ne présentait pas, avant la Révolution, l'image d'une parfaite harmonie sociale. Lorsque Louis XVI avait annoncé, en juillet 1788, que les États Généraux se réuniraient un an plus tard, les États de Bretagne se trouvaient profondément divisés quant à l'élection des représentants bretons. Le Tiers État, qui se composait surtout de riches bourgeois, d'avocats, d'administrateurs et de marchands influencés par la philosophie des Lumières, exigeait autant de voix que les deux autres États combinés, noblesse et clergé. La noblesse, qui avait juré de ne souffrir aucun changement dans les institutions et coutumes de Bretagne, opposait son refus. Le haut clergé se rangeait du côté de la noblesse, le bas clergé du côté du Tiers. C'est en raison de ces divisions que seuls les représentants du Tiers et du bas clergé bretons étaient présents lors des séances des États Généraux qui s'étaient réunis le 5 juillet 1789.

Il est clair, par ailleurs, que la paysannerie bretonne n'était, au début, aucunement hostile à la Révolution. En fait, dans certaines régions, les paysans nourrissaient de vieilles rancunes contre les propriétaires du sol, qui pour la plupart appartenaient à l'aristocratie et au clergé. C'est pourquoi, à la fin de 1789 et au début de 1790, il y eut même des attaques conduites par des paysans contre les châteaux et les abbayes des propriétaires terriens. Dans les régions où prédominaient un régime de petite propriété, ou dans celles où le système des fermages était plus favorable aux tenanciers, par contre, la paysannerie se mit du côté de la noblesse.

De nombreux facteurs contribuèrent plus tard au ressentiment de la population rurale contre la Révolution. L'auteur de *La Bataille de Kerguidu* n'en mentionne que deux: la persécution du clergé et la conscription forcée. Mais l'ensemble de la situation était bien plus complexe, et l'auteur, commodément pour sa thèse, a choisi de passer ces complexités sous silence. La nuit du 4 août 1789, les États Généraux, qui s'étaient déclarés Assemblée Nationale, avaient voté l'abolition de tous les privilèges. En droit, cette mesure n'aurait dû affecter que les privilèges de classe dont jouissaient la noblesse et le clergé. L'abolition de ces privilèges aurait eu pour conséquence que ces deux États auraient été soumis aux mêmes impôts que le Tiers. Mais dans une totale confusion parlementaire, les droits des "provinces réputées étrangères" furent aussi abolis. Dans le cas de la Bretagne, il s'agissait des droits expressément garantis par le Traité d'Union de 1532, traité dont les États de Bretagne avaient jalousement défendu les clauses contre les empiétements de la monarchie française. Ces clauses prévoyaient que nul impôt levé par l'État français ne pourrait être perçu en Bretagne sans le consentement des États de Bretagne; que les lois et le système judiciaire bretons seraient maintenus, de sorte que les Bretons gardaient le droit d'être jugés par des tribunaux bretons; que nul Breton ne pouvait être astreint au service armé en dehors du territoire de la Bretagne; que les bénéfices d'Église en Bretagne resteraient l'apanage du clergé breton; enfin, que nulle modification ne pourrait être apportée dans les institutions, l'administration ou les coutumes de Bretagne sans le consentement

⁶ Dans les pages qui suivent, j'ai eu recours principalement à l'ouvrage *Histoire de la Bretagne et des pays celtiques* (Morlaix: Skol Vreiz, 1980 et 1983), volumes IV et V

des États de Bretagne.⁷ C'est en raison de ces clauses qu'à la veille de la Révolution, en 1788, le Breton moyen ne payait que douze livres dix d'impôts, au lieu des vingt-deux livres quinze que payait le Français moyen. Le sel n'était pas taxé en Bretagne, de sorte qu'il n'y coûtait que le dixième de ce qu'il valait de l'autre côté de la frontière. Les Bretons n'étaient pas soumis non plus à la taille et aux aides.⁸ En l'absence des représentants de la noblesse et du haut clergé, les représentants bretons du Tiers acceptèrent le vote de l'Assemblée Nationale, sous réserve qu'il serait ratifié par les États de Bretagne. Les représentants du bas clergé breton refusèrent de voter pour une mesure si manifestement illégale. Le Conseil des États de Bretagne et le Parlement de Bretagne protestèrent dans les formes prescrites par la loi, mais ces deux organismes furent eux-mêmes dissous par l'Assemblée Nationale. Par ce diktat du nouveau gouvernement français, la Bretagne avait perdu toute existence légale.

En Bretagne, l'opinion publique fut profondément choquée, mais Lan Inizan ne fait aucune allusion à ces circonstances. Il se garde bien aussi de mentionner que, bien loin d'être ardemment royaliste, la noblesse bretonne avait toujours été le fer de lance de la résistance bretonne aux empiétements de la monarchie. Un jeune gentilhomme breton organisa bien un complot pro-royaliste, mais c'était dans le but de restaurer les "libertés de la nation bretonne". Il s'agissait d'Armand Tuffin, marquis de la Rouërie. Il n'avait rien d'un fanatique partisan de la royauté. Il avait servi la cause de la révolution américaine, et il avait été nommé colonel par Washington. Revenu d'Amérique, il s'était montré un défenseur résolu des libertés bretonnes. Louis XVI l'avait même embastillé pour son opposition active aux abus du pouvoir royal. En 1792, son organisation disposait de plus de six mille fusils, de munitions, et même de quatre canons. Par malheur, les autorités révolutionnaires avaient placé un espion près de lui. Menacé d'arrestation, la Rouërie dut s'enfuir. Il mourut de maladie et d'épuisement le 30 janvier 1792. Certains de ses co-conspirateurs furent arrêtés et exécutés. Cependant, sa conspiration laissa un réseau de cadres. Beaucoup d'entre eux prendraient par la suite le commandement des insurrections paysannes qui allaient se produire à cette époque.

Il n'est fait aucune mention, dans *La Bataille de Kerguidu*, de la Rouërie ou de ses motifs pour vouloir rétablir la monarchie. Aux yeux de Lan Inizan, les rebelles bretons ne combattent pas pour leurs libertés nationales: ils se battent pour leur terre, pour leur Dieu, et pour leur roi. Cette omission est volontaire, car l'auteur connaissait le *Barzaz Breiz* de La Villemarqué. Au cours de son récit, Yann Pennorz explique en effet que ce fut une bande de jeunes Bretons chantant un vieux chant rebelle qui alluma l'esprit de révolte parmi la population de Saint-Pol-de-Léon et incita ainsi l'attaque contre les troupes du général Canclaux. Ce chant, dit-il encore, se trouve recueilli dans le *Barzaz Breiz* (pp. 160-161). Mais Lan Inizan semble totalement oublieux de l'amertume et du ressentiment qui caractérisent l'attitude de La Villemarqué envers la monarchie française, attitude qui se manifeste on ne peut plus clairement dans ce passage: "Les hommes qui ont assez vécu pour assister aux dernières luttes des libertés bretonnes contre l'autorité royale; ceux qui ont défendu leurs autels contre la tyrannie révolutionnaire; ceux

⁷ Reun ar C'halan, "The Breton Struggle For National Survival", *Keltica*, no 2, (1983), p. 82

⁸ Maurice Hutt, *Chouannerie and Counterrevolution* (Cambridge: Cambridge University Press, 1963), vol. I, p.20

qui ont résisté au despotisme impérial; ceux dont les ministres de la Restauration ont payé les sacrifices par l'ingratitude, et la fidélité par la défiance, en arrachant de leurs mains des armes rougies d'un sang versé pour la royauté: toute cette masse de mécontents, trompée dans ses espérances, et qu'impaticente le joug nouveau de la loi générale, entretient dans le coeur du paysan des montagnes, par les récits traditionnels, par les conversations journalières et par les chants nationaux, le vieil esprit patriotique."⁹

Lan Inizan a entièrement raison, toutefois, lorsqu'il déclare que la Révolution a trouvé la quasi totalité de ses partisans bretons dans les villes. La bourgeoisie urbaine et sa clientèle d'artisans et de boutiquiers étaient les groupes sociaux qui firent le plus pour l'établissement de l'ordre nouveau. Par leur main-mise sur les administrations municipales, qui contrôlaient la distribution des vivres dans les villes, et sur la Garde Nationale, ils tenaient aussi les ouvriers des villes. Seuls le clergé rural et la paysannerie échappaient à leur pouvoir direct. Lorsque Yann Pennorz s'attaque aux ouvriers des villes, cette inimitié peut, dans une certaine mesure, se justifier, mais il se montre infiniment plus dur pour les ouvriers que pour la bourgeoisie, bien que ce fût la bourgeoisie qui s'était montrée le plus hostile au clergé et à la noblesse.

En revanche, Yann Pennorz semble ignorer le fait que, au début, une partie considérable du clergé breton s'était montrée favorable à la Révolution, et que ce fut seulement à la suite des décrets sur la Constitution civile du clergé, en 1790 et en 1791, que cette attitude se transforma. Par les nouveaux statuts, les prêtres se voyaient contraints de prêter serment à l'État, et non à l'Église. La majeure partie du clergé breton refusa le serment. Dans les campagnes bretonnes, la plupart des paroisses refusèrent d'accepter les prêtres assermentés nommés par l'État. Elles s'opposèrent à la saisie des biens de l'Église et à leur vente à des acheteurs venus du dehors qui étaient suffisamment riches, suffisamment cupides, et suffisamment impies pour acquérir les biens confisqués à l'Église. Les soldats et les gardes nationaux qui venaient arrêter les prêtres réfractaires pillaient les églises. Ils volaient les croix d'or et d'argent ainsi que les calices. De nombreuses paroisses bretonnes tiraient un orgueil justifié des églises qu'eux et leurs ancêtres avaient bâties et ornées au prix de grands sacrifices, et leur fureur contre les voleurs et les vandales envoyés par le gouvernement français se comprend aisément.

Les soldats de la République n'étaient souvent que des bandes indisciplinées. Leur comportement était celui d'une armée de soudards en pays conquis. Les habitants étaient contraints de les loger et de les nourrir. Les prêtres arrêtés finissaient sur la guillotine. Ceux qui leur avaient donné refuge étaient soit exécutés, soit déportés à la Guyane. Les conflits entre la population et les soldats ou les gardes nationaux étaient souvent sanglants, et laissaient après eux un profond ressentiment contre le nouveau régime. Ces divers événements, on l'a vu, sont décrits exactement dans *La Bataille de Kerguidu*, ainsi que la rébellion, en mars 1793, contre la conscription forcée.

Ce que Yann Pennorz ne dit pas, c'est que la rébellion ne s'étendit pas à toute la Bretagne. Ce fut le cas, notamment, de la plus grande partie de la Cornouaille, où le système de fermage favorisait les tenanciers agricoles. Yann Pennorz ne précise pas non plus que la rébellion du Léon fut de courte durée, en comparaison avec l'est de la Bretagne, où la lutte contre la Révolution se prolongea jusqu'en 1800, et où la rébellion ne cessa complètement qu'en 1815,

⁹ *Barzaz Breiz* (Paris: Didier, 1885. 8ème édition), p. 395

avec la Restauration. Dans le Léon, après l'insurrection de 1793, la garnison de Brest fut puissamment renforcée. Ceci peut expliquer pourquoi, dans *La Bataille de Kerguidu*, le chef de la rébellion fait signaler l'arrêt d'une attaque prévue sur Brest (p. 233).

Les facteurs économiques avaient aussi fortement accru le ressentiment de la Bretagne rurale contre la Révolution. Les impôts avaient doublé. Le nouveau régime avait remplacé la monnaie d'or et d'argent par des assignats. Les paysans n'avaient aucune confiance dans cette monnaie de papier et avaient cessé d'apporter leurs produits au marché. La Garde nationale alla donc dans les campagnes saisir le grain et le bétail nécessaires au ravitaillement des villes. Aux yeux des paysans, c'était là du vol à main armée.¹⁰ Nulle part, dans *La Bataille de Kerguidu*, il n'est fait mention de ces faits comme d'une cause possible de l'hostilité des paysans bretons à la Révolution.

La peinture que fait Yann Pennorz de la Bretagne sous la Révolution n'a donc ni l'objectivité ni l'intégralité que l'on exigerait de l'historien. Elle implique un modèle idéologique fondé sur une série d'oppositions binaires: bien / mal; religion / athéisme; passé / présent; conservatisme / révolution; monarchie / république; Bretons / étrangers; paysans / citoyens. Nul compte n'est tenu des faits qui pourraient contredire ce modèle. Jamais l'auteur n'accorde à son narrateur la liberté d'envisager la possibilité que la République puisse avoir des partisans parmi les paysans bretons, ni que les soldats qui servent dans les armées de la République puissent préserver le moindre honneur. On sait pourtant que le général Canclaux n'avait rien du soudard ou de la brute. C'était en effet le comte de Canclaux, un aristocrate qui avait pris le parti de la Révolution, et qui se montra clément pour les rebelles bretons emprisonnés à la suite des insurrections de mars 1793. Le chef chouan Cadoudal échappa alors à l'exécution grâce à la générosité de Canclaux.¹¹ Les généraux républicains s'efforcèrent aussi, quoique trop souvent sans le moindre succès, de mettre un terme aux atrocités commises par leurs troupes indisciplinées, et les chefs rebelles ont rendu hommage à la conduite chevaleresque des généraux ennemis.¹²

Deux anachronismes flagrants démontrent que l'idéologie attribuée à Yann Pennorz est en fait celle de l'auteur au moment où il écrit plutôt que celle de la paysannerie bretonne sous la Révolution. C'est le cas, tout d'abord, de la diatribe contre les ouvriers des villes, qui ne saurait convenir à une époque précédant d'un bon demi-siècle la révolution industrielle (Chapitre 3). Sa peinture du prolétariat urbain reflète plutôt les stéréotypes anti-ouvriéristes des années postérieures à la Commune de 1870. De plus, dans *La Bataille de Kerguidu*, les soldats de la République ne sont pas appelés "ar re c'hlas" (les Bleus), ainsi qu'ils l'étaient en 1793 d'après la couleur de leur uniforme, mais "ar re ruz" (les Rouges).¹³ Par la bouche de son narrateur, l'auteur

¹⁰ Yann Brekilien, *op. cit.*, p. 182

¹¹ Jean Rieux, *La Chouannerie sur les pas de Cadoudal* (Quimper: Nature et Bretagne, 1976), pp. 49

¹² Jean Rieux, *op. cit.*, pp. 65, 99, 110, 116, 125

¹³ *La Bataille de Kerguidu*, pp. 12-14

fait ainsi des socialistes de 1870 une menace identique à celle des Terroristes de 1793. Yves le Berre signale avec raison que le terme manifeste les craintes d'un groupe social déterminé, les propriétaires terriens du Léon, communément appelés 'julots', à une époque où ce groupe se sentait particulièrement menacé (pp. 12-14). La Commune de Paris n'avait eu que peu d'émules en Bretagne, mais la chute du Second Empire avait provoqué quelques troubles. En 1869, une section de l'Internationale avait été fondée à Brest, et elle avait recruté de nombreux membres parmi les ouvriers de l'Arsenal. En octobre 1870, elle tenta de saisir la mairie. La tentative échoua, mais les propriétaires terriens redoutaient tout de la part d'individus capables d'adopter des slogans tels que celui de Proudhon: "La propriété, c'est le vol."

La Troisième République fut proclamée le 8 septembre 1870. A ses débuts, elle s'avéra des plus conservatrices. Elle réprima brutalement les communes révolutionnaires, et, en 1873, une coalition de monarchistes et de conservateurs amena un monarchiste à la présidence, le Maréchal MacMahon. En 1876, cependant, les élections donnèrent la majorité aux républicains, parmi lesquels se trouvaient les radicaux-socialistes anti-cléricaux. En 1881, deux seulement des cinq départements bretons étaient encore monarchistes. Le Léon était devenu une enclave monarchiste dans un département, le Finistère, qui par ailleurs était massivement républicain.

Lan Inizan avait été le témoin de cette transformation de laquelle, au moment où il écrivait son récit, il pressentait et redoutait l'aboutissement. L'idéologie conservatrice qu'il prêche par la bouche de son protagoniste était partagée par les paysans du Léon, qui se sentaient menacés par la marche implacable de l'histoire. L'image idéalisée de la Bretagne pré-révolutionnaire que présente Lan Inizan dans *La Bataille de Kerguidu* doit être vue sous ce jour.

Yves le Berre rattache les conceptions du temps et de l'espace qui caractérisent l'univers de Lan Inizan à celles qui prévalaient au Moyen Age.¹⁴ Il serait plus exact de dire que Lan Inizan rejette le temps historique en faveur du temps mythique tel que le définit Mircéa Eliade: "... le temps mythique, tantôt recouvert par le biais d'un rituel, tantôt réalisé par la *répétition* pure et simple d'un archétype mythique."¹⁵ Pour ses compatriotes, le comportement de leurs aïeux combattant afin de préserver un mode de vie que condamne l'histoire est l'archétype mythique qui leur sert de modèle. Ceci explique l'importance que le récit attache aux valeurs religieuses. Elles représentent l'éternité du temps sacré, en opposition au caractère éphémère du temps historique. C'est pourquoi Yann Pennorz exhorte constamment ses compatriotes à combattre pour leur Dieu, pour leur foi, pour leurs prêtres, pour leur roi, et pour leur terre. Prêtres et roi sont les intermédiaires prédestinés entre Dieu et les hommes, entre le ciel et la terre, les prêtres sur le plan spirituel, le roi sur le plan temporel. Il va sans dire que le roi en question est l'oint du Seigneur, le roi de droit divin, l'héritier légitime du trône, et non pas Louis-Philippe ou sa descendance. La distinction est cruciale, car dans les années 1870 le parti monarchiste, en France, se divisait entre deux factions rivales, légitimistes et orléanistes. Pour Lan Inizan, Louis-Philippe est l'usurpateur (p. 179).

On comprend mieux, dès lors, pourquoi les paysans du Léon contemporains de Lan Inizan se ralliaient autour de leurs nobles et de leurs prêtres, et ne cessaient d'élire des députés

¹⁴ *La Bataille de Kerguidu*, p. 18-19

¹⁵ Mircéa Eliade, *Traité d'histoire des religions* (Paris: Payot, 1964), p. 326

monarchistes. Leur résistance à l'histoire peut encore mieux s'expliquer comme un conflit entre les deux types de société que Lévi-Strauss qualifie de "froides" et de "chaudes". Les sociétés "froides", bien qu'elles existent dans le temps de l'histoire, "*semblent avoir élaboré ou retenu une sagesse particulière, qui les incite à résister désespérément à toute modification de leur structure, qui permettrait à l'histoire de faire irruption dans leur sein*". Ce sont des sociétés "*qu'inspire le souci prédominant de persévérer dans leur être*." Ce type de société exclut "*l'emploi de ce moteur de vie collective qui utilise des écarts différentiels entre pouvoir et opposition, majorité et minorité, exploités et exploités*." Dans les sociétés "chaudes", à l'inverse, "*les différenciations entre castes et entre classes sont sollicitées sans trêve, pour en extraire du devenir et de l'énergie*."¹⁶ Malraux a également observé que "*... l'histoire est née chez nous comme grande histoire à partir du moment où elle s'est mise à remplacer la religion. Quel est le sens de l'aventure humaine? Eh bien, avec Hegel le sens de l'aventure humaine devient l'histoire*."¹⁷ Hegel, on le sait, avait étudié de près le sens historique de la Révolution française.

Les avertissements prodigués par Yann Pennorz sont tous dirigés contre les influences qui affaibliraient un mode de vie traditionnel et déjà menacé. Ils visent plus particulièrement ceux qui pourraient céder à leur attrait. Ce sont les gentilshommes riches dont les ancêtres vivaient sur leurs terres et nourrissaient les pauvres, alors que leurs descendants abâtardis préfèrent vivre à Paris et donner du travail à des gens qui leur couperait la tête s'ils en avaient la possibilité (p. 52). Il peut s'agir aussi des jeunes Bretons qui, contrairement à leurs pères, ont les cheveux courts et parlent français. Après messe et vêpres, ils vont au cabaret et jouent aux cartes au lieu de rentrer chez eux pour y entendre les récits du temps passé. Au lieu de suivre leurs prêtres, comme firent leurs ancêtres, ils prêtent l'oreille aux corrupteurs venus du dehors. Sauront-ils encore se montrer dignes de leurs pères? S'ils sont un jour appelés à le faire, sauront-ils défendre leur Dieu, leurs prêtres, et leur terre (pp. 76, 265, 268)?

Ce message a été entendu des paysans du Léon: ils ont lu *La Bataille de Kerguidu*, et ils ont mis en pratique les leçons que l'auteur leur donnait. Lorsque l'instruction publique a été introduite, dans les années 1880, ils ont envoyé leurs enfants à l'école paroissiale et boycotté l'école publique, qu'ils appelaient l'école du Diable. A l'époque des inventaires, en 1905, ils ont pris leurs fusils et interdit aux agents du gouvernement l'accès des églises et des couvents.

Ce mouvement de résistance sur les plans religieux, politique et culturel s'est prolongé très avant dans le vingtième siècle. Dans les années 1920 et 1930, la littérature populaire, en Bretagne, prodiguaient encore des leçons analogues à celles de *La Bataille de Kerguidu*, à deux exceptions près.¹⁸ Tout d'abord, il n'était plus question du roi, mais seulement de Dieu, de la

¹⁶ Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale deux* (Paris: Plon, 1973), pp. 40-42, 375-376, 395-398; G. Charbonnier, *Entretiens avec Lévi-Strauss* (Paris: 10/18, 1973), p. 38-48

¹⁷ Roger Stéphane, *André Malraux: entretiens et précisions* (Paris: Gallimard, 1984), p. 121

¹⁸ Dans les pages qui suivent j'ai eu recours à ce que j'ai personnellement vu et entendu pendant mon enfance ainsi qu'à des chants et des contes publiés vers cette époque: des chants tels que "Kanaouenn al labourerien-douar", "Gwir Vretoned", "Gwir Vreizhadezed", "Al leur nevez", "Ar C'hernevad bihan", "Merc'hed Kerne", "Fañch ar paotr kreñv", "Me ho salud, tud a galon", et des contes tels que ceux du Père Medar (*Diwar c'hoarziñ*, Rosko, Ar Vuhez Kristen,

terre bretonne, et de la tradition. En tant que forme de gouvernement, la République était acceptée, pourvu qu'elle eût à sa tête des conservateurs respectueux de l'Église. En second lieu, les leçons en question ne sont qu'un écho affaibli du puissant message de Yann Pennorz. Elles ne brûlent pas de la même passion. Elles conviennent mieux à de braves garçons de patronage ou à de sages enfants de Marie qu'à de hardis partisans prêts à défier les fusils et les guillotines du gouvernement républicain. Les citadins ne sont plus présentés comme de dangereux ennemis. Les chants populaires de l'époque sont au contraire pleins d'un mépris dédaigneux pour les gars de la ville, qu'ils peignent comme de prétentieux freluquets, et pour les filles de la ville, dont les beautés ne sont qu'une illusion qui disparaît dès qu'elles enlèvent leurs fards, leurs faux cheveux, leurs fausses dents, et tous leurs autres appas artificiels. Nombreux sont les récits qui tournent en dérision les jeunes Bretonnes qui ont abandonné leur costume traditionnel, mettent du rouge, portent des robes décolletées, dansent des danses indécentes, et épousent des garçons qui ne vont pas à la messe. Les jeunes gens qui mangent de la viande le vendredi, lisent *Paris-Soir*, ou s'inscrivent à un syndicat socialiste ne sont pas mieux traités, non plus que les parents qui envoient leurs enfants à l'école publique de laquelle Dieu est exclu, ne leur apprennent pas leur catéchisme et vont à la ville en quête d'une vie facile.

L'attachement à la langue et aux traditions ancestrales qui se manifeste dans ces chants et dans ces récits était authentique, ainsi que le ressentiment du paysan breton contre l'ouvrier des villes. Ce ressentiment avait été exacerbé par les avantages considérables que le Front populaire, lorsqu'il avait été porté au pouvoir en 1936, avait prodigués aux ouvriers de l'industrie, alors que les paysans, dépourvus de l'influence politique de puissants syndicats tels que la C.G.T., n'avaient rien reçu de comparable. Une mesure surtout avait excité le ressentiment de la population rurale: les trois semaines de congé payé accordés aux ouvriers et aux employés des villes. Ces derniers en profitaient pour prendre leurs vacances au mois d'août, comme le fait encore la majorité des Français, alors que les paysans peinaient sous la canicule, car août est le moment de la moisson et du battage. Comme la Bretagne attirait nombre de ces nouveaux vacanciers, les paysans entraient dans une rage bien compréhensible au spectacle de ces oisifs de la ville qui les regardaient de haut, se moquaient d'eux, piétinaient leurs moissons, volaient les fruits, et s'ébattaient dans leurs champs sans la moindre pudeur. Ces menues offenses ne pouvaient évidemment pas se comparer avec les atrocités commises par les troupes révolutionnaires, et elles n'ont pas provoqué de guerre. Si un paysan furieux tirait sur un vacancier surpris à dépouiller un arbre de ses fruits, ce n'était qu'avec un fusil de chasse chargé de gros sel, et la victime en était quitte pour ne pas s'asseoir pendant quelques jours.

La Bataille de Kerguidu a été réédité en breton en 1977 par les éditions Al Liamm. Cette réédition s'explique d'elle-même: c'était le centenaire d'une oeuvre depuis longtemps épuisée en librairie et qui occupait une place importante dans l'histoire de la littérature bretonne. Ce qui est plus surprenant, c'est que l'ouvrage ait aussi été traduit en français, publié par un important éditeur parisien, et qu'il ait en outre fait l'objet d'un compte-rendu détaillé dans un hebdomadaire aussi influent que *L'Express*. Pourquoi cette attention tardive accordée à un livre écrit un siècle plus tôt par un obscur prêtre breton dont les lettrés français ignoraient et dédaignaient la langue?

Dans la préface, l'abbé Falc'hun, professeur de celtique à l'Université de Bretagne occidentale, est d'avis que cet intérêt n'a d'autre cause que la curiosité historique. Né en 1826, Lan Inizan était tout proche des contemporains de la Révolution, et la relation qu'il fait de leur témoignage est généralement fidèle. L'abbé Falc'hun voit aussi dans cet ouvrage un exemple caractérisé de propagande royaliste contre la Troisième République à ses débuts. Enfin, il est convaincu que des lecteurs français qui ont vécu sous l'occupation allemande peuvent comprendre la rébellion des Bretons contre un occupant étranger (pp. 7-9).

Selon le traducteur, Yves Le Berre, *La Bataille de Kerguidu* offre un moyen privilégié de comprendre la réalité sociale du Léon depuis près de trois siècles. Il souligne tout particulièrement sa valeur pour les historiens en quête d'interprétations nouvelles pour un sujet négligé, la vie politique des masses rurales (pp. 15, 23-24, 32-33). Dans son compte-rendu de *L'Express*, Max Gallo souligne aussi la valeur historique de l'ouvrage, récit d'une "rébellion paysanne contre une armée étrangère venue de la ville et illustration exemplaire de l'un des plus grands affrontements de l'histoire".¹⁹

Bien que nul des commentateurs ne soulève la question, je crains bien qu'on ne doive chercher ailleurs le motif de cet intérêt. Il se trouve dans le retour en force du nationalisme breton au cours des décennies 1960 et 1970. La version française de *La Bataille de Kerguidu* a été publiée au cours du second trimestre de 1977. La campagne menée par le F.L.B. (Front de Libération de la Bretagne) contre les symboles de l'autorité française en Bretagne battait alors son plein. Tours de télévision, casernes de gendarmerie, bases militaires, usines nucléaires, clubs d'officiers, bureaux de perception et bâtiments administratifs étaient les principaux objectifs de ses bombes. Quelques mois plus tôt, un jeune militant breton Yann-Kel Kernalegen, avait perdu la vie au cours d'une attaque dirigée contre une installation militaire.²⁰ Le traducteur, le préfacier, l'éditeur et l'auteur du compte-rendu ont donc pu penser que le moment était opportun pour cette publication, mais nul d'entre eux ne fait la moindre distinction entre les positions idéologiques exprimées dans *La Bataille de Kerguidu* et les activités de l'*Emsav*, c'est-à-dire du mouvement nationaliste breton, depuis 1960. Cette omission créait l'impression, chez un lecteur mal informé, que les activistes du F.L.B. étaient les continuateurs directs des rebelles de 1793 tels que les décrit Lan Inizan. Telle est assurément l'impression que laisse la conclusion de la préface de l'abbé Falc'hun: "L'histoire d'un livre, c'est aussi celle des résonances qu'il éveille dans les esprits et les coeurs. Bien d'autres familles bretonnes que la mienne pourraient enrichir de la même manière l'histoire de La Bataille de Kerguidu, raconter l'émotion soulevée par cet écho où criaient encore les fils des victimes de la Révolution française. Ne nous étonnons pas que ce cri manque de sérénité. N'est-il pas encore de notre époque, où tant de fils se donnent pour mission de venger les injustices subies par leurs pères ou leurs ancêtres?" (p. 10).²¹ En lisant ces lignes, n'est-il pas

¹⁹ Max Gallo, *op. cit.*, p. 30

²⁰ Reun ar C'halan, *op. cit.*, pp. 27-28

²¹ L'abbé Falc'hun fait allusion à un fait qu'il rapporte dans sa préface. Ses ancêtres avaient, sous la Révolution, caché un prêtre réfractaire, et la façade de leur chaumière portait encore un cadran solaire gauchement sculpté par ce prêtre, daté de "1793, l'an II de la République", et qui,

logique de penser que les nationalistes bretons des décennies 1960 et 1970 partageaient encore l'idéologie réactionnaire des paysans du Léon de 1793 ou de 1877, alors qu'ils étaient en réalité nettement gauchistes?

On conçoit que Max Gallo, un Français, ait pu ne pas connaître les positions idéologiques de l'*Emsav* au cours de cette époque. Il est également concevable qu'il n'ait pas voulu reconnaître l'existence, chez des Bretons, du désir d'être breton plutôt que français. Quant à l'abbé Falc'hun, s'il est un spécialiste de l'histoire et de la philologie de la langue bretonne, son nom, que je sache, n'a jamais été associé à l'*Emsav*. En fait, le système orthographique du breton qui porte son nom, le "*falc'huneg*", a souvent été considéré comme un signal que ses usagers ne voulaient pas être confondus avec les tenants du "*zedacheg*", système orthographique généralement associé avec les éléments les plus nationalistes de l'*Emsav*.²² Pour ce qui est d'Yves Le Berre, il n'a jamais, que je sache, fait mystère de ses appartenances communistes et de son hostilité à l'*Emsav*.²³ Quoi qu'il en soit, ni le traducteur, ni le préfacier, ni le critique n'ont indiqué que les positions de l'*Emsav*, entre 1960 et 1977, étaient fort éloignées de l'idéologie réactionnaire de Lan Inizan. Ils partagent donc la responsabilité d'avoir, sinon créé, du moins laissé s'établir chez des lecteurs mal informés une confusion des plus regrettables. Ils ont ainsi donné une image inexacte et faussée de la place, du sens, et de la valeur véritable de *La Bataille de Kergidu* dans la littérature bretonne.

Traduit de Reun ar C'halan, « Istor ha kealoniezh : *Emgann Kergidu* », *Al Liamm*, no 286 (1994), pp. 361-383

suppose-t-il, devait sans doute garantir, aux yeux d'enquêteurs éventuels, le civisme républicain des habitants du lieu." (p. 7)

²² La polémique entre les partisans de ces deux systèmes orthographiques et d'autres tient à des incompatibilités d'ordre idéologique. Ces querelles ont fait l'objet d'une comédie satirique publiée sous la forme d'un numéro spécial de la revue bretonne *Ar Falz*, no 25 (Gouere-Gwengolo 1978): *Na kriz eo stad al laou spazhet, pe Emgann Kergidach* [*Qu'il est dur le sort du pou châtré, ou La Bataille de Kergidach*]. On reconnaît dans le titre la parodie du titre *La Bataille de Kergidu*.

²³ Si je ne me trompe, dans la publication *Bremañ*, no. 90 (Mars 1989), p. 7